XXXVI

DEUX DIAMANTS, DEUX LARMES

Mme de Kaosoff ne réveillait pas Alice de cette somnolence charmeuse et pourtant inquiète; elle attendait l'heure et le moment.

Alice oubliait presque le fameux contrat. Elle se disait bien qu'un jour ou l'autre, la vengeance de la comtesse reparaîtrait en scène, mais elle comptait sur son amitié.

« Elle me trouve si heureuse, pensait-elle, qu'elle s'adoucira dans ses colères, jusqu'à oublier que je dois la venger. »

La Kaosoff n'oubliait pas du tout.

Elle se doutait bien que Mlle de Reviers aurait voulu oublier.

Elle disait, en haussant les épaules :

— Cette grande bête s'imagine que je lui donne trois mille francs par mois pour qu'elle soit heureuse.

Un jour que la comtesse avait du monde à dîner, elle pria Alice d'être de ce festin, en lui disant qu'elle ne voulait pas d'autres femmes.

Alice essaya de refuser.

— Chut ! lui dit Mme Kaosoff, vous n'avez pas la parole.

Mlle de Reviers comprit qu'elle n'avait qu'à obéir ; elle alla donc à ce dîner.

Mais ce fut un vrai bonnet de nuit, selon l'expression de la comtesse. Elle mangea à peine, elle parla peu, elle ne dit rien qui vaille. C'était pourtant une belle compagnie, mais on n'avait pas invité M. d'Aubigné.

Quand on fut passé dans le petit salon pour prendre le café — on avait dîné dans le grand salon, faute de salle à manger — Mme Kaosoff félicita ironiquement sa jeune amie de son entrain.

— En vérité, vous avez été admirable !

Alice semblait revenir de Pontoise.

Elle comprit enfin qu'elle n'était venue là qu'avec un corps sans âme. Elle « rentra chez elle, » décidée à être charmeuse.

Et elle le fut.

— A la bonne heure, dit la comtesse, je vous retrouve ! Vous aviez fait le mauvais temps tout

autour de vous. Voyez comme ces messieurs sont rembrunis ?

Il y avait là, tout à propos, un amoureux de Mlle de Reviers. La comtesse le jeta vers elle, pendant que son amie ouatait son éventail. L'amoureux — un grand d'Espagne — voulut y aller bon train, mais Alice leva bien vite le pont-levis par ces simples paroles :

— J'aime le comte d'Aubigné.

— Ne la croyez pas, dit Mme Kaosoff qui écoutait aux portes.

Et un instant après, prenant Alice à part :

— Songez donc que celui-là, qui est fou de vous, est homme à jeter cent mille francs sous les pieds de vos chevaux.

— Je ne suis pas une femme d'argent.

— Vous êtes à encadrer, ma chère. Il paraît que vous avez assez de ce que je vous donne.

Ce mot brutal rappela Alice à la réalité. Elle ne répondit pas et elle se dit à elle-même :

« Et moi qui voulais me payer le luxe d'aimer pour rien. »

Elle prit l'air du monde le plus soumis et le plus naïf.

— Vous savez bien, ma chère comtesse, que je suis à vos ordres. Mais je ne crois pas à ces cent mille francs qu'on jette sous les pieds des chevaux.

— Je vous en réponds ; faites des coquetteries à M. d'Orowa, ce qui ne vous oblige pas à briser avec M. d'Aubigné.

— Je comprends, murmura Alice. C'est le commencement de sa vengeance : elle veut allumer la jalousie de M. d'Aubigné, mais je lui dirai tout.

Naturellement Mlle de Reviers ne dit rien à son amant : elle risquait de perdre son amour.

Ce soir-là elle fit des agaceries à ce M. d'Orowa, se promettant bien de couper court s'il lui marchait sur le pied. « Il faut bien pourtant, pensait-elle, ne pas voler l'argent de la comtesse. »

Quand, vers minuit, elle retrouva M. d'Aubigné, elle fut plus expansive que jamais. Elle semblait vouloir se donner mille fois pour qu'un autre ne pût rien lui prendre.

Mais le lendemain la comtesse l'entraîna plus loin dans cette nouvelle aventure.

Il lui fallut se soumettre encore. On alla déjeuner à Saint-Germain. M. d'Orowa, qui se croyait presque à l'heure du triomphe, fut le plus entraînant des tentateurs. Au dessert, en passant une grappe de raisin à Mlle de Reviers, il lui mit dans la même assiette deux solitaires de la plus belle eau.

— Oh ! les beaux grains de raisin ! s'écria Mme Kaosoff, qui était prévenue. Voilà qui est merveilleux !

Alice rougit. Deux autres diamants de la plus belle eau tombèrent de ses yeux.

C'était le supplice.

XXXVII

COMMENT LA KAOSOFF RENTRA DANS SES DIAMANTS

— Ah ! par exemple, s'écria la comtesse, voilà une belle occasion de vous débarrasser des breloques que je vous ai données ; j'en suis toute confuse.

En disant ces mots, la Kaosoff s'était levée. Elle alla embrasser Alice :

— N'est-ce pas que vous allez être belle ?

Elle détacha les pendants d'oreilles d'Alice et attacha les solitaires de M. d'Orowa.

Naturellement la comtesse mit ce qu'elle appelait les breloques dans sa poche.

— Et maintenant, dit-elle, en s'assurant que le garçon n'était pas là, vous allez vous embrasser.

Alice se laissa faire, — elle donna son front, puis ses joues, — mais elle était alors bien loin du pavillon Henri IV.

« Que dirai-je à M. d'Aubigné, pensait-elle, quand il verra ces diamants ? »

Et comme la femme est toujours femme, elle ajouta : « Tant pis ! je lui dirai que ce sont des diamants de Bourguignon. D'ailleurs, s'il m'en avait donné, je pourrais refuser ceux-là. »

Qui fut bien attrappé ? ce fut M. d'Orowa, lorsqu'au retour de Saint-Germain, comme il voulait entrer chez Alice, après avoir laissé la comtesse chez elle, Alice se posa sur le seuil de sa porte, en lui disant :

— Vous n'irez pas plus loin.

— Mais, je vous aime !

— Oui, mais de grâce, laissez-moi le temps de ne plus en aimer un autre.

— Etes-vous en fin de bail ? combien vous faut-il encore de temps pour donner congé à votre amant ?

— Je vous le dirai à notre prochain voyage.

On se quitta avec beaucoup de courtoisie. Mais si M. d'Orowa espérait que le prochain voyage se

ferait à Cythère, pour parler le style démodé, Mlle de Reviers se promettait bien de ne pas aller de ce côté-là.

XXXVIII

L'AMOUR DOUTE DE L'AMOUR

Quand elle revit le comte, elle se jeta dans ses bras avec plus d'effusion que jamais.

— Oh ! comme je t'aime ! dit-elle en l'embrassant.

Il la regarda avec amour :

— Tu as pleuré ? Qu'y a-t-il donc ? Je suis sûr que tu viens de chez la Kaosoff ?

— Non, répondit-elle, si j'ai pleuré c'est que l'amour est triste, si l'amour est triste, c'est que j'ai peur que tu ne m'aimes plus longtemps.

— Aimera bien qui aimera le dernier. Ce sera moi. Est-ce qu'il y a au monde une femme aussi adorable que ma divine Alice !

Mlle de Reviers fut sur le point d'ouvrir

son cœur à son amant : pourquoi ne pas tout dire ? pourquoi ne pas arracher de ses oreilles ces diamants qui la brûlent ? pourquoi ne pas renvoyer à sa fatale amie cette montre qui marque les battements de son cœur dans la fièvre ? pourquoi ne pas jeter au feu ces robes qui sont toujours la robe de Déjanire ?

Elle faillit parler, mais un autre sentiment passa dans son esprit : si le comte ne devait l'aimer qu'un jour ? s'il devait la jeter de côté comme il avait fait de la comtesse, à qui irait-elle se confier dans sa douleur ? fallait-il donc sacrifier l'amitié à l'amour, l'amitié qui dure à l'amour qui n'a qu'un temps ? Après tout elle n'avait pas trop à se plaindre de Mme Kaosoff, qui avait eu pour elle toutes les bontés. Le comte lui donnait son cœur, mais c'était tout. Ne vivait-elle pas par la grâce de Mme Kaosoff ? pourquoi n'avait-il pas l'art de pénétrer sa misère ? fallait-il donc qu'elle lui demandât de l'argent pour qu'il fût généreux ! Et s'il ne lui en donnait pas ? car sa fortune était plus ou moins compromise : il courait après un billet de mille francs, comme d'autres courent après une pièce de cent sous. Quoiqu'elle l'aimât jusqu'à l'aveuglement, elle ne pouvait s'empêcher de trouver étrange qu'il ne s'inquiétât pas de sa situation si

périlleuse. La comtesse, au contraire, avait été presque parfaite : elle dépassait généreusement chaque mois les trois mille francs du fameux contrat ; bien mieux, elle s'évertuait à combattre toutes les difficultés de sa vie par des cadeaux faits de la main la plus délicate du monde ; ainsi, elle lui avait donné deux chevaux anglais fort admirés au Bois, en lui disant qu'on les lui avait offerts à elle-même, mais que son écurie était trop petite.

Alice garda donc son secret, en se disant que ce serait une félonie de trahir ainsi celle à qui elle devait tant.

Elle se résigna à vivre dans sa fièvre, jusqu'au jour où il plairait à la comtesse de lui rendre sa liberté.

Le contrat pourtant n'était pas sérieux ; elle avait donné sa signature en riant, mais elle avait été sérieuse en tenant sa parole ; quatre mois déjà s'étaient passés, elle comptait qu'il lui faudrait commencer par remettre à peu près mille louis à madame Kaosoff avant de lui redemander sa liberté. Qui lui donnerait à elle ces mille louis? Qui sait si M. d'Aubigné se résignerait à donner gaiement cette somme d'un seul coup? Les trouverait-il sous la main? La question d'argent n'étoufferait-elle pas la question d'amour?

— Non, non, je ne lui dirai rien, murmura Mlle de Reviers.

Elle n'était pas d'ailleurs très édifiée des beaux sentiments de son amant : il l'aimait, mais n'en aimait-il pas d'autres? Il avait tant prôné la pluralité des femmes qu'il retournait peut-être çà et là à ses belles habitudes, car il n'avait pas brisé avec sa vie à toute bride.

XXXIX

SILHOUETTE

Le comte d'Aubigné, quand il rencontrait Mme Kaosoff, ne la regardait pas sans éprouver je ne sais quel sombre pressentiment.

— C'est bien « la Madone du mal », disait-il.

Il se demandait ce qui, un soir, l'avait violemment séduit en elle. C'était peut-être sa perversité.

Un jour que Mlle de Reviers lui parlait de son

amie, elle voulut savoir elle-même comment il avait été enjôlé à première vue.

Voici ce qu'il répondit :

— On aime les femmes parce qu'elles sont des anges ou parce qu'elles sont des démons. J'ai quasi aimé celle-ci, parce qu'elle a donné l'hospitalité à toutes les coquineries, parce qu'elle a un cortège de mauvaises passions.

— Mais, remarqua Mlle de Reviers, la comtesse n'est pas si mauvaise qu'elle en a l'air. Il y a des jours où elle me fascine...

— Comme l'abîme.

— Savez-vous pourquoi c'est une vraie femme? C'est qu'elle a gardé son cœur, c'est qu'elle n'est pas encore revenue des passions. L'amour de l'or n'a pas tué en elle l'amour de l'amour. Il y a des moments où le despotisme de son caractère tombe sous les brisements de son âme.

— Allons donc, elle n'aime que les larmes des autres !

— Je la connais mieux que vous. Elle aime à faire souffrir, mais elle aime aussi à souffrir.

— Je la connais mieux que vous ; si elle peut faire votre malheur, vos larmes lui suffiront. Elle aimera mieux vous voir pleurer que de pleurer elle-même.

Alice en eut bientôt la preuve.

XL

OU LA COMTESSE DÉMASQUE SES BATTERIES

Le lendemain matin, vers onze heures, comme Alice partait pour aller déjeuner chez M. d'Aubigné, le valet de pied de la comtesse lui remit cette petite lettre :

» Toute belle,

» Les choses vont comme sur un chemin de » fer, je pourrais dire sur un chemin d'or ; » M. d'Orowa est fou, archifou : il veut faire » votre fortune malgré vous. Puisque vous lui » faites tourner la tête, ne tournez plus la vôtre » de l'autre côté. Je vous arrache aux délices de » Capoue. Vous n'imaginiez pas que votre *far* » *niente* amoureux durerait toujours.

» Donc, voici l'ordre et la marche ; vous viendrez » dîner à huit heures ; faites-vous belle, et ne » laissez pas votre esprit chez vous. N'y laissez

» que la moitié de votre cœur. Ce sera un vrai » diner d'amoureux dont je ne troublerai pas » longtemps le tête-à-tête, puisqu'il faut que je » sois à neuf heures au Gymnase.

» Quand je serai partie, vous ferez de la mu- » sique, si vous voulez, vous chanterez le duo de » *la Favorite* :

Pour tant d'amour ne soyez point ingrate!

» Après quoi, je m'en lave les mains.

» Arrivez un quart d'heure avant le dîner » pour que je vous embrasse et que je vous dicte » votre rôle, à charge de revanche.

« K. »

Pourquoi la comtesse écrivait-elle cette lettre, au lieu d'appeler Alice pour lui dire tout cela? C'est que la dignité noble et simple de cette jeune fille l'embarrassait quelque peu. Elle qui n'avait peur de rien, elle n'osait parler à cœur ouvert devant Mlle de Reviers qui était comme sa conscience en révolte. Elle aimait mieux lui écrire, sauf à mettre les points sur les I dans une causerie intime. Elle dominait la jeune fille par son cynisme, mais la jeune fille la dominait aussi par l'élévation de ses sentiments.

Mlle de Reviers fut frappée d'un coup terrible

par cette lettre inattendue; elle avait eu beau croire la comtesse capable de toutes les perversités, elle ne s'était pas imaginé que Mme Kaosoff en arriverait là.

Le contrat était donc sérieux : il fallait obéir.

Jusque-là, la comtesse lui avait donné une vingtaine de mille francs. Demanderait-elle ces vingt mille francs à M. d'Aubigné? Mais, par quelques paroles surprises çà et là, elle savait que le comte lui-même courait souvent après un billet de mille francs. Et d'ailleurs quelle figure ferait-elle devant lui, elle qui était si fière, après lui avoir parlé d'argent?

Lui dirait-elle pourquoi cet argent? Lui parlerait-elle de cet odieux contrat?

Elle tuerait son amour d'un seul mot s'il l'aimait encore; elle n'oserait plus l'aimer à cœur ouvert, tant elle se croirait indigne de lui.

Et puis, pouvait-elle donc trahir la comtesse? N'était-ce pas elle qui lui avait donné par ricochet toutes les joies de l'amour?

Comment la payer par la révolte?

Alice alla déjeuner chez M. d'Aubigné, ne sachant pas encore si elle lui dirait la vérité. Mais à peine était-elle à table à côté de lui, que son secrétaire vint l'avertir, — à demi-mots, — quele Crédit foncier ne prêtait pas sur seconde hypothèque.

La figure du comte exprima une si vive contrariété, que Mlle de Reviers prit son parti de ne lui rien dire. Elle murmura ces paroles bien connues : les rêves commencent sur la terre et finissent dans le ciel.

Le déjeuner fut triste. Le comte avait hâte d'aller chez son notaire. Il avait perdu beaucoup d'argent aux courses ; il avait payé par la main d'un ami ; mais il lui fallait payer à son tour.

Jusque-là M. d'Aubigné avait dépensé beaucoup d'argent pour sa maîtresse, sans lui donner un sou.

Il se promettait tous les jours de s'occuper un peu de la fortune d'Alice, mais elle lui était arrivée pendant sa déveine, aussi disait-il à un de ses amis : « C'est étrange, je suis l'homme le plus heureux du monde avec mademoiselle de Reviers mais elle me porte la *guigne*; décidément le proverbe a raison ».

Depuis que le comte était l'amant d'Alice, l'or avait coulé dans ses mains, sans qu'il pût le garder, emporté ici par le jeu, là par les dettes. Si bien qu'il attendait toujours une occasion pour aborder le chapitre délicat de la question d'argent.

A une jeune fille comme elle, il ne pouvait parler d'un billet de mille francs; aussi se réservait-

il de faire bien les choses quand il le pourrait.

Que j'en ai vu de ces beaux prodigues qui étouffaient les femmes sous les fleurs et qui les laissaient mourir de faim !

Alice, il faut le dire, ne provoquait pas une conversation sur ce chapitre, tant elle avait l'air d'être détachée des choses de ce monde. M. d'Aubigné supposait qu'elle avait quelque bien dont il ne voulait pas savoir l'origine. Etait-ce un patrimoine? Etait-ce de l'argent pris sur l'ennemi? car il ne la croyait pas si pure qu'elle l'était. Qu'importe! puisqu'elle semblait si heureuse sans lui en demander.

« Plutôt mourir! dit-elle, en le quittant ce jour-là. »

XLI

LA ROBE DE MARIÉE

Dans ces situations presque tragiques où il y va de la mort du cœur, on prend conseil de tout.

Alice se mit à son secrétaire, ne sachant que

faire, comme pour interroger M. d'Aubigné lui-même. Elle relut quelques-unes de ses lettres. Je ne sais pourquoi, ce jour-là, elle y trouva une pointe de raillerie qu'elle n'avait pas sentie encore.

« La comtesse a raison, dit-elle; il a beau jurer qu'il m'aime, on sent là-dessous que c'est un moqueur et un sceptique. »

Et comme elle feuilletait toujours les lettres du comte, elle trouva sous ses doigts un imperceptible petit flacon qui la fit sourire tristement.

« C'est la mort qui me tend la main », dit-elle.

Elle ne s'expliquait pas bien comment ce petit flacon, qui lui rappelait son premier amour, revenait ainsi au troisième. Elle qui n'avait rien gardé du passé, comment avait-elle gardé si longtemps ce poison! Trois gouttes d'acide prussique! Mais le poison avait-il encore sa vertu?

« Mourir! dit-elle, quand on aime, c'est s'endormir dans son rêve. »

Elle regarda le petit flacon.

« Vivre! On vit pour quelqu'un; mais si je trahis M. d'Aubigné, ce sera l'enfer ».

On « blague » beaucoup les femmes quand elles parlent de la mort. On ferait mieux de les rappeler à la raison ou de les consoler, car une femme qui parle de la mort en est à deux pas;

du moins elle en est sur le chemin. S'il y a moins de suicides, c'est que la plupart des femmes se manquent. Il est reconnu qu'il est bien difficile de s'empoisonner. Je connais une demi-douzaine de femmes qui se sont empoisonnées jusqu'à trois fois, et qui se portent comme vous et moi. Et pourtant elles n'y sont pas allées de main morte. La mort ne prend bien que ce qu'elle veut prendre.

Vers sept heures, cependant, la femme de chambre vint dire à Alice qu'il fallait s'habiller.

— Oui, apportez-moi ma robe blanche.

— Quelle singulière idée! Mademoiselle veut être en mariée?

— Oui, en mariée, vous avez dit le mot. Est-ce que je ne serai pas belle en mariée?

— Oh! mademoiselle est toujours belle, et sera toujours belle.

— Croyez-vous que je serai belle quand je serai morte?

— Oui, j'en réponds, mademoiselle fera une très jolie morte. Mais, Dieu merci! ce n'est pas moi qui vous fermerai les yeux.

Ce fut donc en mariée que Mlle de Reviers alla dîner avec M. d'Orowa.

— En vérité, lui dit la comtesse en l'embrassant, il ne vous manque que le bouquet de fleurs d'oranger.

— N'est-ce pas que je fais bien les choses?

La comtesse ne remarqua pas le sourire d'amère résignation qui passait sur la figure de son amie.

— Ah! ma chère Alice, jusqu'ici le comte ne vous a pas aimée, croyez-moi, mais comme il vous aimera demain!

— Demain il sera trop tard!

— Oui, demain il vous aimera, parce qu'il sera le plus malheureux des hommes. Voyez-vous, ma petite, il faut des larmes pour arroser cette fleur capricieuse qu'on appelle l'amour.

M. d'Orowa survint. Lui-même avait l'air d'un marié avec sa rose blanche à la boutonnière. Il était beau comme le jour. Habillement irréprochable, souliers de femme, figure barbouillée de poudre de riz, un vrai amoureux à peindre au pastel. Les Espagnoles le trouvaient divin en Espagne.

Alice le trouva ridicule. M. d'Aubigné était un mondain, mais au moins était-il viril. C'était un diable à quatre, tandis que celui-ci n'était qu'un chérubin majeur.

Le dîner fut presque gai, grâce à l'entrain de la comtesse; mais dès qu'elle s'envola pour le Gymnase, il y eut un rude froid dans le tête-à-tête.

M. d'Orowa avait beau s'escrimer pour enflammer Alice, elle semblait à cent lieues de là.

Il lui fallait faire tous les frais de la conversation. Elle ne lui répondait que par monosyllabes.

C'est en vain qu'il trempait à chaque instant ses lèvres dans une coupe de vin de Champagne. Lui-même ne prenait pas feu, quoiqu'il fût profondément épris de Mlle de Reviers.

On se traîna ainsi jusqu'à dix heures. M. d'Orowa avait pris le café à côté d'Alice.

— Pourquoi ne prenez-vous pas de café? lui dit-il.

— Parce que je veux dormir profondément.

— Profondément!

Alice regarda M. d'Orowa.

— Oui! dit-elle avec une gravité pénétrante.

Elle se leva.

Il lui prit les mains et l'attira vers lui. Mais elle se dégagea aussitôt.

— Voyons, lui dit-il, pourquoi ces rébellions? Vous savez bien que je vous aime, et que ma fortune est à vos pieds.

Le moment fatal était venu.

M. d'Orowa rouvrit ses bras, mais Alice s'éloigna avec un sentiment de peur.

Elle sentait que selon son cœur elle ne s'appartenait plus et qu'elle n'avait pas le droit de se donner. Mais elle ne pouvait pas se soustraire

plus longtemps au rôle que lui avait tracé la comtesse.

Comme M. d'Orowa la poursuivait dans le salon en homme qui ne doute pas du dénoûment, elle lui demanda grâce. Cette bataille l'obsédait. Elle ne voulait pas même que cet homme la touchât.

— Vous êtes cruelle, Alice ; heureusement que vos boucles d'oreilles sont mes étoiles de salut.

— Oh ! oui, dit Alice, vous les retrouverez.

Et comme il lui avait ressaisi la main :

— Ecoutez, lui dit-elle d'un air suppliant, laissez-moi me réfugier dans la chambre de la comtesse. Vous viendrez m'y trouver dans une demi-heure. Allez-vous-en fumer un cigare, je serai là.

— Je vous aime trop pour ne pas croire à votre parole.

M. d'Orowa baisa la main d'Alice, qui courut s'enfermer dans la chambre de la comtesse.

Et quand elle y fut, elle tomba agenouillée. Elle ne dit rien, mais son âme pria.

Quand elle se releva, une pâleur de marbre s'était répandue sur sa figure.

Elle se regarda dans la glace.

« Est-ce que je suis déjà morte ? » dit-elle avec terreur.

XLII

LE LINCEUL D'UN AMOUR

Quand M. d'Orowa, tout emporté par son bonheur, pénétra dans la chambre à coucher, il vit Alice qui l'attendait sur le canapé.

Il s'approcha d'elle et la baisa sur les cheveux.

— Oh ! mon Dieu ! elle est évanouie !

Il se releva, car il avait mis un genou sur le canapé.

Il courut à la sonnette, mais il ne sonna pas. Il crut encore que c'était un jeu.

— Alice, Alice, dit-il, en la soulevant dans ses bras.

Mais presque aussitôt il s'écria :

— Elle est morte !

Il perdait la tête.

— Et moi qui croyais qu'elle avait mis cette robe de mariée pour moi.

A onze heures et demie, quand madame Kao-

soff revint du Gymnase, elle trouva tout l'hôtel sens dessus dessous.

— Madame, madame, lui dit sa femme de chambre, c'est Mlle Alice qui s'est empoisonnée.

— Décidément, cette fille était folle, dit la comtesse en courant à sa chambre.

Il y avait là un médecin, il y avait là M. d'Orowa.

La comtesse était plus furieuse qu'attristée, surtout quand elle vit que Mlle de Reviers n'etait pas morte.

Le lit n'était plus qu'un chenil. Le tapis était ruisselant de tous les contre-poisons pris et rejetés.

La comtesse ne put s'empêcher de dire tout bas à M. d'Orowa :

— Eh bien! on lui en donnera encore des chambres nuptiales!

Et comme l'amoureux était atterré, elle ajouta :

— Ne vous désolez pas, il faut qu'à chaque aventure elle fasse son roman, mais demain elle vous adorera. C'est une poseuse.

— Merci, j'ai bien assez posé comme ça!

Alice n'en mourut donc pas. Elle fut bien heureuse de se retrouver vivante dans les bras de M. d'Aubigné.

— Après tout, disait la Kaosoff, ce n'est pas

trop cher d'avoir payé les diamants de M. d'Orowa par trois gouttes d'acide prussique!

XLIII

LA VEILLE DE LA FÊTE

Dans son bonheur amoureux Alice n'avait pas la douce quiétude du lendemain, elle pressentait la catastrophe, elle devinait que son impérieuse amie ne la laisserait pas longtemps filer des jours d'or et de soie.

Sans doute il faudrait lui payer cher ces heures bienheureuses; le réveil serait terrible; en attendant, elle se couchait encore dans les roses.

— Es-tu contente de ta vie? lui demanda un jour le comte d'Aubigné.

— C'est un rêve, répondit-elle. C'est un si beau rêve que je voudrais mourir avant de me réveiller.

On s'embrassa.

— Et toi? reprit-elle en regardant le comte.